



ROUMARE (SEINE-MARITIME), HIER. Né pendant l'Occupation, Pierre a découvert, il y a sept ans, qu'il avait pour père un soldat allemand. Aujourd'hui, il est le premier de ces « enfants de la guerre » à voir sa demande de double nationalité acceptée. (LP/JEAN-PIERRE MAUGER.)



Yvonne, la mère de Pierre, (ci-dessus) avait 20 ans quand elle a rencontré Herbert (ci-dessous). Sans travail et avec un mari fait prisonnier, elle avait accepté de faire le ménage au château de Déville, réquisitionné par les Allemands. (DR.)



L'honneur de Pierre, « enfant de boche »

En février dernier, après des décennies vécues dans l'ombre et le secret, les 200 000 « enfants de la guerre » nés de mère française et de père allemand ont obtenu la possibilité d'accéder à la double nationalité. Quarante ont à ce jour constitué un dossier. Pierre, 67 ans, originaire de Déville (Seine-Maritime) est parmi les premiers à voir sa demande acceptée. Il doit recevoir aujourd'hui ses papiers et son passeport.

IL RETIENT son souffle, Pierre. Ce papier, qui lui sera remis solennellement cet après-midi à l'ambassade d'Allemagne, c'est une réparation. Jamais il ne portera le nom de son père, ni ne le transmettra à ses enfants, jamais il n'effacera l'horreur de la guerre. Mais au moins, c'est officiel : il est à moitié allemand. « Certains ne comprennent pas comment je peux tenir à ça », soupire-t-il. « C'est l'histoire d'une vie. Et c'est une longue histoire... » Celle d'Yvonne, petite Normande de 20 ans, dont le mari, comme tant d'autres, a été fait prisonnier au lendemain de ses noces, en juin 1940. « Elle n'avait pas de travail. Alors elle a accepté de faire le ménage au château de Déville, réquisitionné par les Allemands. » Pierre esquisse une petite grimace compréhensive. « Et ce qui devait arriver arriva. »

Herbert avait la trentaine, de belles

manières et un joli sourire, si l'on en juge par la seule photo que son fils a récupérée. Il était mobilisé dans la marine, affecté aux chantiers navals de Rouen. Trois mois après la naissance de Pierre, le 5 décembre 1941, il est muté sur le front de Russie, en punition pour « paternité avec une française mariée ». Yvonne ne l'a jamais revu.

« J'ai vécu avec une intuition douloureuse »

Et pendant quarante ans, Pierre, dessinateur industriel retraité, n'a rien su. « Bâtard de boche », « parasite », « tête au carré », il a eu la chance d'échapper à tous ces crachats. Et pour cause, toute sa petite enfance, il n'est pas allé à l'école, protégé des

« autres » par ses grands-parents. « Je crois aussi, avoue-t-il, qu'ils ne pouvaient pas m'inscrire : je n'avais pas d'état civil. Mon grand-père était un ancien de 14-18, je n'imagine pas le drame qu'a dû être ma naissance pour lui. Mais il m'a tout appris : à lire, à écrire. » La famille est taiseuse. Sa mère ? « Un mur ». Une femme blessée, qui présente à Pierre, après guerre, l'homme du village qu'elle va épouser. « C'est ton papa », explique-t-elle au gamin de 7 ans. « J'ai toujours eu le sentiment de ne pas être le fils de cet homme pas très cultivé mais gentil que j'appelais Papa. J'ai vécu avec une intuition douloureuse, que j'ai gardée au fond de moi. »

Même lorsqu'il découvre, au moment de se marier, qu'il a été baptisé sans nom de famille, Pierre ne réagit pas. « C'était la guerre. »

La vérité lui éclate au visage à 40 ans. Sa marraine, qu'il connaît à peine, le convoque sur son lit de mort. « Mon filleul est un boche » lui lâche-t-elle. « Je n'ai pas compris tout de suite qu'elle parlait de moi, avoue Pierre. Je n'étais pas vraiment surpris, mais pétrifié. » A ses trois enfants, il ne cache rien. A sa mère, il n'ose toujours pas poser de questions. Ce sont finalement ses deux fils aînés, devenus adultes, qui iront lui tirer les vers du nez. « Ils lui ont fait du chantage : *Tu nous racontes, ou on ne revient jamais te voir.* Elle a cédé ». C'était il y a sept ans, avant qu'Alzheimer ne la mure dans son secret et qu'elle ne meure, l'an dernier. A Pierre, elle a juste assuré : « Tu es un enfant de l'amour, ton père n'était pas un nazi ».

Il a un prénom, un nom, une ville.

Grâce à l'Amicale nationale des enfants de la guerre, Pierre découvre l'existence de la Wast à Berlin, les archives militaires allemandes. Le courrier est lent mais la lettre arrive enfin, qui confirme : un « Herbert Klemm » a bien eu un enfant à Déville en 1941. La même semaine, il reçoit une lettre de Monika, belle-fille d'Herbert. Il y apprend que son père est mort en 1986, qu'il a deux demi-frères et sœurs, Peter et Eva, « comme Pierre et Yvonne ! ». Il ne les a pas encore rencontrés. La barrière de la langue, la distance n'ont jusqu'à présent permis que l'échange de cartes postales et de photos.

« Et dire qu'elle ne m'a jamais rien dit ! »

« Ma démarche est un premier pas vers eux, explique Pierre. Je ne veux pas les bousculer. » Cette double nationalité, c'est aussi une manière de réunir la mémoire de ses parents, ces deux êtres mystérieux qu'il a si peu connus. En mai, Pierre est allé fouiller aux archives départementales. Il a retrouvé le dossier du procès de sa mère : dénoncée par les voisins, arrêtée par les FFI, condamnée à cinq ans pour « collaboration horizontale », emprisonnée plusieurs mois dans un centre d'internement. « Et dire qu'elle ne m'a jamais rien dit ! »

« Une reconnaissance dont il avait besoin »

GÉRARD LENORMAN, chanteur, lui-même fils de soldat allemand

GÉRARD LENORMAN a dû attendre ses 35 ans pour apprendre qui était son père : un soldat allemand, avec qui sa mère avait eu une liaison à la fin de la guerre. Il a vécu toute son enfance avec ce fantôme, et le terrible sentiment qu'il n'aurait jamais dû naître. A 64 ans aujourd'hui, le chanteur, auteur de nombreux tubes (dont la célèbre « Ballade des gens heureux ») dans les années 1970-1980, ne veut plus revenir sur ce passé douloureux. « Je suis trop sensible, trop fragile, pour replonger dans ces histoires », souffle-t-il pudiquement. Gérard Lenorman n'ira pas demander la na-

tionalité allemande, mais comprend la démarche de Pierre. « C'est une reconnaissance dont il avait visiblement besoin. Je comprends tout à fait, mais je ne pense pas que ça m'apportera beaucoup. En revanche, je trouve très généreuse l'attitude de l'Allemagne. Cette main tendue, sur un sujet très longtemps tabou, est d'une grande noblesse. » S'il se sent Allemand ? « Parfois, c'est vrai, par mon goût pour la musique. » De son père, qui était violoniste, il ne dira rien. Il n'a d'ailleurs jamais cherché à le voir. « Je ne sais même pas s'il vit encore... »

C.D.S. ET F.D.

FLORENCE DEGUEN